

L'ÉGLISE ANCIENNE, LIEU D'UNE PRÉDICATION OU D'UNE DOCTRINE ?

LE LIBÉRALISME DES PÈRES DE L'ÉGLISE

par Jacques-Noël Pérès

*Pasteur de l'Église Protestante Unie de Franc,
professeur honoraire à l'Institut Protestant de Paris*

Disons-le d'emblée : le libéralisme et les Pères de l'Église paraissent tant antagonistes à d'aucuns, que la conférence qu'il m'a été proposé de prononcer ce matin paraîtrait quasi une gageure. Comment en effet pourrait-on supposer libéral un moment de l'histoire du christianisme qui a vu la première formulation des dogmes ? Comment en l'occurrence pourrait-on subodorer quelque soupçon de libéralisme, chez ceux qui vont orienter la pensée chrétienne sur la voie du dogmatisme, dont résonnent les conciles et de si nombreux actes du magistère épiscopal et doctoral ? Me risqué-je donc sur un chemin périlleux et assurément terminé en impasse, en répondant à la demande de mon collègue le Pasteur Vincens Hubac, en m'essayant malgré tout à rechercher et à vous présenter un certain libéralisme, et peut-être un libéralisme certain, des Pères de l'Église ? Soyons fou et tentons l'aventure !

Auparavant, permettez-moi de lire, dans notre Bible, quelques versets au livre des *Actes des apôtres*, les tout derniers versets de ce livre pour être plus précis (Act 28, 23-31). Paul est alors retenu à Rome, attendant son procès : « Ayant convenu d'un jour avec [Paul], [des notables juifs] vinrent le retrouver en plus grand nombre à son domicile. Dans sa présentation, Paul rendait témoignage au Règne de Dieu et, du matin au soir, il s'efforça de les convaincre, en parlant de Jésus à partir de la loi de Moïse et des Prophètes. Les uns se laissaient convaincre par ce qu'il disait, les autres n'y croyaient pas. Au moment de s'en aller, ils n'étaient toujours pas d'accord entre eux ; Paul n'ajouta qu'un mot : "Comme elle est juste, cette parole de l'Esprit Saint qui a déclaré à vos pères par le prophète Ésaïe : 'Va trouver ce peuple et dis-lui : Vous aurez beau entendre, vous ne comprendrez pas ; vous aurez beau regarder, vous ne verrez pas. Car le cœur de ce peuple s'est épaissi, ils sont devenus durs d'oreille, ils se sont bouché les yeux, pour ne pas voir de leurs yeux, ne pas entendre de leurs oreilles, ne pas comprendre avec leur cœur et pour ne pas se tourner vers Dieu. Et je les guérirais ?' Sachez-le donc : c'est aux païens qu'a été envoyé ce salut de Dieu ; eux, ils écouteront." Paul vécut ainsi deux années entières à ses frais et il recevait tous ceux qui venaient le trouver, proclamant le Règne de Dieu et enseignant ce qui concerne le Seigneur Jésus Christ, avec une entière assurance et sans entraves. »

Je me suis parfois demandé, si l'attitude en l'affaire de l'apôtre Paul, au fond aurait pu être un modèle à suivre pour les Pères de l'Église. Eux aussi ont été questionnés, interrogés et il est arrivé sans douceur, par les autorités qui les voulaient faire taire, comme par les chrétiens qui d'eux ont fréquemment exigé beaucoup, et je n'oublie pas les tensions et les différends qui les ont opposés entre eux. Eux aussi ont été jetés en prison, mais eux aussi ont parlé, pour reprendre l'expression

employée par Luc par laquelle il clôt son livre, « avec une entière assurance et sans entraves », sans se sentir empêchés, *librement* ! Très souvent, lisant le journal *Évangile et liberté*, j'ai été retenu par le manifeste du protestantisme libéral imprimé bien en vue. Cinq points suffisent pour expliquer quel il est et ce qu'il retient : la primauté de la foi sur les doctrines ; la vocation de l'homme à la liberté ; la constante nécessité d'une critique réformatrice ; la valeur relative des institutions ecclésiastiques ; le désir de réaliser une active fraternité entre les hommes qui sont, sans distinction, enfants de Dieu. Ces cinq points ont-ils été autant de centres d'intérêt pour les Pères de l'Église, ces hommes, et quelques femmes aussi, qui ont parlé *librement* ? Avant de répondre à cette question, quelques précisions s'imposent.

Il me paraît important de relever que l'âge patristique est une très longue période. Depuis le temps des apôtres jusqu'à Bède le Vénérable au VIII^e siècle dans l'Occident latin, un siècle de plus avec Jean Damascène dans le monde grec, jusqu'au XIII^e siècle et à Bar Hebraeus dans les pays de langue syriaque, et je devrais encore m'arrêter aux chrétientés du Caucase ou d'Afrique, copte et éthiopienne : jusqu'où irions-nous alors ? C'est un temps très long, près de la moitié et parfois davantage de l'histoire du christianisme, dans des cultures qui s'expriment dans des langues et ont fécondé des philosophies très diverses... Saurait-on imaginer un seul point de vue, saurions-nous dégager une unanimité ? Non ! Les Pères n'ont pas parlé d'une seule voix, et le *sic et non* paraît bien avoir été de mise chez eux. On pourra toujours trouver l'un d'entre eux à avoir affirmé ceci, tandis qu'un autre aura affirmé cela. Ma tâche du même coup va être bigrement simplifiée, puisque je vais nécessairement en trouver un, dans les pages des volumineuses patrologies, qui aura soutenu la primauté de la foi sur les doctrines, alors qu'un autre se sera réjoui de la vocation de l'homme à la liberté, etc.

Mon propos toutefois, ce matin, en m'autorisant de quelques exemples judicieusement choisis, ne va pas tendre à souligner que les Pères de l'Église ont été des libéraux, pas même des protestants libéraux, ou au contraire qu'ils n'ont rien fait pour être reconnus tels ; je vais plutôt m'essayer à montrer que la théologie patristique, sans être nécessairement libérale, doit cependant et peut en tout cas retenir toute l'attention des protestants libéraux.

*

**

Pour aller dans ce sens, une remarque initiale me paraît s'imposer. Cette remarque, je la formule en constatant de quelle manière, dès ses premières générations, dès les moments apostoliques à vrai dire et cela a été volontiers accepté et même abondamment commenté dans la littérature patristique, la communauté chrétienne a voulu s'auto-désigner. Elle s'est appelée elle-même *Église*, ἐκκλησία, c'est-à-dire convocation. Oh ! ce n'est pas un mot qu'elle a inventé. Elle l'a repris de la traduction grecque de la Bible hébraïque, lentement devenue Écritures pour elle aussi. Or, dans cette Bible hébraïque, le terme ἐκκλησία et plus précisément ἐκκλησία τοῦ Θεοῦ, convocation de Dieu, est employé pour désigner Israël en tant que peuple rendant un culte au Dieu unique, un peuple cultuel, mieux dit : un peuple enthousiaste, pénétré de Dieu et tout voué à lui. En se

présentant dès lors sous ce nom, la communauté chrétienne se révèle être elle aussi enthousiaste, je veux dire tout emportée par Dieu dans un vaste mouvement qui la dépasse. Elle est convoquée mais pour mieux être dispersée, afin de porter une parole, la parole qui lui a été adressée, une parole vivante, si vivante que la communauté qui la porte affirme que malgré la mort est vivant celui qui a incarné cette parole, malgré la froideur du tombeau roulée est la pierre et brûlante est la bonne nouvelle que contient cette parole. En ce sens, le premier christianisme est d'abord prédication. Il n'est pas doctrine. Et parce qu'une prédication s'adresse nécessairement à autrui, la force qui l'anime n'est pas centripète, mais bel et bien centrifuge, missionnaire !

Les plus anciennes confessions de foi commentées par les Pères résonnent de cet enthousiasme-là. « Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur », en cinq mots tout semble dit et oui, c'est là la nouvelle réellement bonne, car Sauveur, il l'est pour tous, le don qu'il offre n'est pas réservé à quelques-uns, le peuple choisi acquiert les dimensions de l'univers. L'Église alors vraiment est catholique. L'affirmation de sa foi ne peut toutefois pas s'enclorre dans ces cinq mots, car la parole doit devenir action. Le plus ancien livre de catéchèse que nous possédions, la *Didachè*, c'est-à-dire *L'Enseignement*, comprenons *L'Enseignement de Jésus-Christ par ses douze apôtres*, c'est le titre complet, s'ouvre non sur des définitions philosophiques avant d'être théologiques visant l'essence de Dieu, mais par l'exposé d'une éthique, dite des deux voies, qui doit devenir celle des chrétiens. Elle rappelle en premier lieu ce qu'il est convenu d'appeler « la règle d'or », qui enjoint de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fit, énoncée dans le livre deutérocanonique de Tobie et reprise dans le Sermon sur la montagne, puis passe à la recommandation de ne pas faire ce qui du mal n'aurait ne serait-ce que l'apparence, avant d'en venir à une exhortation à se préoccuper des démunis et du partage utile à tous : « N'aie pas toujours les mains tendues pour recevoir, mais repliées au moment de donner » (*Did.* 4, 5) énonce-t-elle, et encore « Tu mettras toutes choses en commun avec ton frère et tu ne déclareras pas qu'elles sont à toi, car si vous partagez les biens de l'immortalité, à combien plus forte raison devez-vous le faire pour les biens corruptibles » (*Did.* 4, 8). J'arrête là les citations, mais, dites-moi, ne sommes-nous pas ici à l'écoute déjà du cinquième point du manifeste libéral que j'évoquais tantôt, qui incite à réaliser une active fraternité entre les hommes, tous enfants de Dieu ? J'avoue qu'il me plaît assez, que ce n'est qu'après ces instructions, que la *Didachè* s'arrête au baptême puis à la cène, eh oui, après !

La foi observée non tant, ou en tout cas non d'abord comme une profession, mais plutôt comme une action, cela se retrouve à bien des reprises dans les écrits des Pères de l'Église. Qu'il me suffise de mentionner Basile le Grand, évêque de Césarée-de-Cappadoce dans la deuxième moitié du IV^e siècle. Sa résidence épiscopale, que l'on a plus tard appelée en son honneur la Basiliade, outre son logis somme toute modeste, comprenait un hospice pour les voyageurs, un lazaret pour les malades, une auberge pour les indigents. Et l'on connaît son beau sermon en temps de famine : « Si ta subsistance se réduit à un seul pain, et qu'un pauvre se tienne à ta porte, tire de ton garde-manger cet unique pain et le prenant dans tes mains, élève-le vers le ciel et dit : "Seigneur, le pain que tu vois est le seul qui me

reste et le péril est manifeste. Mais je fais passer ton précepte avant mes intérêts et, de ce peu, je donne à mon frère qui a faim" » (8^e Homélie en temps de sécheresse et de famine).

✱

Puisque j'en suis à Basile, acceptez que je ne m'en éloigne pas déjà. Il a su être un combattant pour la liberté de l'Église, face à un pouvoir qui voulait la contraindre. Lorsque les autorités civiles ont remanié le découpage de sa province ecclésiastique en vue de restreindre son influence, il a rétorqué en multipliant les sièges épiscopaux et en y plaçant des hommes de confiance, augmentant par-là dans les synodes les voix sur lesquelles il pouvait compter. Ce même Basile était cependant conscient des faiblesses de son Église et il ne s'est pas faute de le lui dire, de le dire en tout cas aux chrétiens, dont il a observé avec regrets les manquements. « Comment prions-nous ? », leur a-t-il par exemple demandé. Et sans attendre leurs réponses qui auraient été autant de faux-fuyants, il leur a donné sa propre réponse, avec un certain humour, certes, mais qui cachait mal sa déception : « Les hommes, si l'on en excepte quelques-uns, passent tout leur temps livrés au négoce ; les femmes secondent leurs époux, et ne sont occupées qu'à amasser de l'argent. Je me trouve presque seul à l'exercice de la prière ; le peu de fidèles qui m'y accompagnent donnent toutes les marques extérieures d'ennui ; ils attendent avec impatience le dernier verset des psaumes, et sortent de l'église avec la même joie que s'ils sortaient d'une prison » (*ibid.*). Il poursuit en expliquant que lorsque les jeunes gens viennent participer au culte, ce n'est que pour échapper à des études qui les fatiguent sous la férule de maîtres incommodes. Bref, Basile engage les chrétiens à évaluer leur manière de faire, et outre cela leur manière d'être. Sa critique vise au changement. Il convient de savoir remettre en question ce qui doit l'être, d'oser une critique réformatrice. Tiens ! Encore le manifeste.

Assurément, tous les Pères n'ont pas eu une semblable audace. Il faut reconnaître avec objectivité, que l'Église – entendons au-delà de l'assemblée des croyants, son organisation et ses ministères – apparaît dans leurs écrits ou dans leurs prédications, comme une entité qu'on ne saurait contester, une forteresse qu'on voudrait imprenable. Nombre de protestants, et non les libéraux seulement, s'étonnent ou s'offusquent qu'au tout début du II^e siècle déjà, un Ignace d'Antioche ait pu prétendre que l'évêque au milieu de son presbyterium est à l'image du Christ entouré de ses apôtres, ou encore que dans l'Église, ainsi qu'il l'écrit aux Magnésiens, « l'évêque tient la place de Dieu » (*Ad Magn.* 6, 2). C'est vrai, de telles formulations paraissent étranges aujourd'hui. S'il me fallait défendre Ignace, je soulignerais que son propos, qui a certes conduit à féconder ensuite une certaine ecclésiologie centrée sur le ministère épiscopal, laquelle a été jusqu'à élaborer une très rigide hiérarchie des ministères, assurément contestable pour quiconque est à l'écoute des Réformateurs du XVI^e siècle, est pourtant respectable en ce qu'elle a pour point focal l'unité de l'Église. Une unité, il me faut le préciser sans tarder, qui fait cas d'une réelle pluralité, car cet évêque, s'il est justement entouré du presbyterium, cela signifie qu'il est accompagné jusque dans l'exercice de sa tâche pastorale par d'autres dont l'aide lui est utile ; quelle musique produirait un instrument dépourvu

de cordes ? Telle est l'image qu'Ignace propose aux Éphésiens : « Votre vénérable presbyterium vraiment digne de Dieu est uni à l'évêque comme les cordes à la lyre et c'est ainsi que du parfait accord de vos sentiments et de l'harmonie de votre charité, s'élève un chant vers Jésus-Christ » (*Ad Eph.* 4, 2). Ce que réprovoque Ignace, me semble-t-il, ce n'est pas tant la pluralité que la division, ce qui n'est pas la même chose. « Là où il y a division et colère, Dieu n'habite pas », prévient-il les chrétiens de Philadelphie (*Ad Phil.* 8, 1), auxquels il a auparavant conseillé : « Serrez-vous les uns contre les autres dans l'indivisible unité de vos cœurs » (*ibid.* 6, 2). J'ajoute que l'unité de l'Église, telle qu'Ignace d'Antioche l'enseigne, a pour auteur Dieu lui-même, auquel en Jésus-Christ qui rassemble tous les peuples dans leurs différences, juifs et païens, revient la prérogative (cf. *Ad Smyrn.* 1, 2). Dit en d'autres termes, ce ne sont pas les hommes, pas même les plus pieux, qui sont les artisans de l'unité, mais Dieu ; en est toute retentissante l'ardente prière pour l'unité de l'abbé Paul Couturier, au siècle dernier, s'adressant au Seigneur non sans vigueur : « Quand ? Comment se fera l'unité ? Quels sont les obstacles à vaincre ? C'est ton affaire ! »

L'Église ainsi observée par Ignace d'Antioche, n'est-elle cependant pas trop belle ? Ou plus exactement, l'Église regardée comme une institution, est-elle encore l'Église des premiers disciples ? Avant même la fin du siècle d'Ignace, disons dans le troisième quart du II^e siècle, la question a été posée. Ce sera la crise montaniste. Montan, un Phrygien, se reconnaissant prophète, accompagné de deux femmes, Priscille et Maximilla, ministres auprès de lui, ont été les apôtres d'une théologie de l'Esprit, des charismatiques avant l'heure pourrait-on dire. Montan et ses proches réclamaient qu'on laissât le Saint-Esprit s'exprimer dans l'Église, quitte à la déconcerter et à la bousculer. Certainement n'est-ce pas sans juste raison que d'aucuns vont contester Montan, qui est allé bien loin dans ses revendications, laissant entendre qu'il était lui-même la voix de l'Esprit. Les premiers synodes se réunissent d'ailleurs à ce moment-là en Asie mineure, afin de débattre du problème. Il n'empêche, au travers même des excès du montanisme, on perçoit un reproche adressé à l'Église : elle est devenue une administration, au lieu d'être restée, comme à ses débuts, le lieu d'une parole libre et libératrice. Il faut savoir écouter ceux que l'on nommera avec quelque mépris hérétiques, c'est-à-dire ceux qui ont fait des choix, en l'occurrence estimés mauvais choix, car leurs critiques ou seulement leurs plaintes, sont autant d'avertissements et d'appels à la réforme. Les Pères de l'Église d'ailleurs ne s'y sont pas forcément trompés, et l'institution synodale en tant que lieu de débat et d'élaboration en est la preuve. Pour peu, devrais-je ajouter, que les débats n'aient pas été faussés par quelque poids (l'empereur) ou pesanteur (la tradition).

*

**

Je viens d'employer le mot tradition. Il est vrai que les Pères de l'Église y ont souvent été attentifs. Ils ont voulu y voir, non un appareil de rites, mais le contenu même de la bonne nouvelle transmis de bouche à oreilles par des prédicateurs successifs. Il n'est pas sans intérêt de constater, que les anciennes listes épiscopales qui ont été conservées, par un Irénée de Lyon par exemple, ne s'inquiètent en rien de savoir qui a ordonné qui, mais s'arrêtent à qui enseigne à la place de qui, qui est

assis dans la cathèdre de qui, et cela depuis les apôtres choisis par Jésus jusqu'aux temps alors présents. La succession apostolique en quoi se concrétise la tradition, pour les Pères de l'Église, ne consiste donc en premier lieu ni en l'ordination, ni en une hiérarchie reposant sur celle-ci, mais sur la légitimité et la qualité de l'enseignement dispensé et sur sa conformité à l'évangile et à la volonté du Christ. Pour ma part, et je l'ai à plusieurs reprises signalé aux étudiants qui, à la faculté, suivaient mes cours de patristique, je suis prêt à traduire, même si c'est une entorse au sens littéral, tradition (παράδοσις, *traditio*), par succession (διαδοχή, *successio*), et à faire équivaloir à l'un et à l'autre enseignement (διδασκαλία, *doctrina*). C'est l'évêque Jacques de Saroug, un Père syriaque au début du VI^e siècle, qui dans une homélie nous propose une belle prosopopée de l'enseignement, que j'ai souvent incité mes étudiants à encadrer au-dessus de leur bureau : « Avec l'Enseignement j'ai fait route, pour marcher avec lui, et, parce que je l'ai chéri, il ne me permet pas de rester en arrière. Voici qu'il me saisit, pour que j'aïlle avec lui, nuit et jour, et c'est un dur chemin que le sien et les paresseux n'y marchent pas ! Il ne me laisse pas de répit si je cherche à me reposer de lui, car, comme un créancier, il me harcèle sans vergogne. Moi, avidement, je désire l'oisiveté, source des maux ; et lui s'active à multiplier les travaux pour les fainéants. Comme cela m'est dit par l'Enseignement : "Debout ! travaille avec moi, pauvre petit ouvrier ! Pourquoi dors-tu ? Pour moi, tiens-toi éveillé et vois la beauté neuve qui se cache en moi, car ce n'est pas sans peine qu'elle se révèle à ceux qui la cherchent. Que je ne voie pas en toi de paresse si tu es à mes côtés, car ceux-là seuls me possèdent, qui s'appliquent sans ménager leur peine" » (3^e Homélie sur la fin du monde, 1-14)

Eh oui, dans cette optique, qui ne me paraît pas contredire les anciens Pères, la doctrine, serait-ce même la *doctrina sacra*, la théologie dirions-nous aujourd'hui, est moins un corpus d'articles qu'il faut accepter et en lesquels reposerait notre foi, qu'un enseignement vivant, la transmission d'un savoir qui est un élan du cœur. Il est vrai toutefois, que cet enseignement, hélas sans trop tarder, va se fixer, se figer. Ce nonobstant, je veux bien essayer de comprendre qu'à Chalcédoine, les pères conciliaires ont tâché de faire place tant à la christologie de l'École d'Antioche qu'à celle de l'École d'Alexandrie, à telle enseigne que dans les dialogues œcuméniques actuels, des Églises chalcédoniennes et la plupart des anciennes Églises de l'Orient, qui pour diverses raisons n'ont pas, ou n'ont pas pu, accepter le concile, reconnaissent enfin que leurs fois respectives se rejoignent. Certes, il aura fallu quelque quinze siècles et combien de pogroms pour cela... Il n'empêche, je viens de le dire, l'enseignement devenu dogme voulu immuable va se raidir et durcir. Le symbole dit d'Athanase, parce qu'attribué longtemps à l'énergique évêque d'Alexandrie du IV^e siècle, dû en fait selon toute vraisemblance à une main gauloise un peu plus tardive, le montre suffisamment, lorsque d'entrée il énonce solennellement : « Quiconque veut être sauvé doit, avant tout, tenir la foi catholique : s'il ne la garde pas entière et pure, il périra sans aucun doute pour l'éternité. Voici la foi catholique : nous vénérons un Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'Unité, etc. »

Ah ! Par cette citation, j'ai lâché un gros mot pour d'aucun protestant libéral : Trinité. Mais sait-on assez d'où vient ce terme ? Le premier, que je sache, à l'avoir

employé dans un traité théologique, est l'évêque Théophile d'Antioche, dans la deuxième moitié du II^e siècle. Il écrivait à son ami Autolycus, un païen, et chemin faisant il en est venu à commenter le commencement de la Genèse. N'ignorant pas que les beaux esprits de son temps déjà se moquaient de la stupidité des Juifs et des chrétiens qui attachaient du crédit à ce que ce texte rapporte de la création du monde, quand il prétend que les plantes ont été créées le troisième jour, alors que le soleil ne le sera que le quatrième jour ; tout laboureur sait que c'est là affirmation incongrue ! Théophile explique à Autolycus, qu'il convient de lire ce texte non comme un écrit scientifique mais comme une déclaration à propos de la grandeur de Dieu et de son œuvre, un enseignement. Et Théophile alors de rappeler que le quatrième jour a été naturellement précédé de trois autres, la mention des luminaires en ce jour étant alors une manière de souligner l'importance des trois qui sont venus auparavant, ceux-là figurant, étant « les types – écrit-il exactement – de la Trinité, τύποι τῆς τριάδος : de Dieu, de son Verbe et de sa Sagesse » ; et il continue « du quatrième type relève l'homme, qui a besoin de sa lumière : ainsi nous avons Dieu, Verbe, Sagesse, homme » (À *Autolycus* II, 15). Ainsi observée, la Trinité, pour celui qui a été le promoteur du terme appliqué à la théologie, en soi n'est pas Dieu mais en est le type, ou si vous préférez la Trinité est un mot utilisé pour parler de Dieu ou plus exactement pour expliquer son œuvre sans qu'il soit possible de poser l'équivalence ontologique Dieu = Trinité. Vous n'aurez d'ailleurs pas manqué de relever, que Théophile d'Antioche ne s'arrête pas à trois, mais affirme que ce trois est indubitablement lié à un quatre, le quatrième qui est l'être humain. N'est-ce pas, parce que nous ne pouvons parler de Dieu que dans son rapport à nous, lui et nous, nous et lui ? N'est-ce pas encore la leçon que retiendra le Dr Luther, lorsque dans son *Petit Catéchisme*, commentant le *Symbole des apôtres*, le mot qui revient le plus fréquemment sous sa plume n'est ni Dieu, ni Seigneur, mais je, moi, mon ? Il me plaît assez que nos crédos commencent pour la plupart d'entre eux par je ou par nous.

Il est vrai que la Trinité va devenir un dogme solidement cadencé. Il me semble toutefois, qu'en la matière nous n'écoutons pas correctement plusieurs de ceux qui ont écrit ou parlé à ce sujet, Hilaire de Poitiers ou Augustin d'Hippone, pour ne mentionner que ces deux-là. Augustin pourtant défend une belle théologie de la Trinité, qui repose sur les relations qu'il y distingue : relations réciproques du Père au Fils et à l'Esprit, qui empêchent de les séparer et de verser dans un trithéisme, parfois reproché par d'aucuns, et relations *ad extra* de ce Dieu trine avec l'être humain et jusqu'avec la création tout entière.

*

La création, comme la créature, au demeurant a aussi été objet de réflexion pour les Pères de l'Église. On a reproché à Origène quelque possible extravagance. Je retiens cependant la belle théologie de la récapitulation, centrale pour Irénée de Lyon, un Asiate actif en Gaule. Nous sommes à la fin du II^e siècle, quand Irénée s'oppose à une connaissance de Dieu qui ne serait que pure spéculation. « Mieux vaut – écrit-il – ne rien chercher à savoir, sinon Jésus-Christ, le Fils de Dieu crucifié pour nous, que de se jeter dans la subtilité des recherches et de tomber par-là dans la négation de Dieu » (*Adv. Haer.* II, 26, 1). Bien sûr, on entend là les bruits de son

combat contre, comme il le dit, la gnose au nom trompeur, pour lui prétendue science ; il en ressort néanmoins une volonté de n'envisager Dieu non dans son être, mais dans son action, son économie. L'une des conséquences d'une telle démarche, est que pour Irénée le salut qu'offre ce Dieu-là est une réalité tangible et non un simple concept, une vue de l'esprit, quand le Verbe de Dieu, je cite Irénée, « s'est fait cela même que nous sommes pour faire de nous ce qu'il est » (*Adv. Haer.* V, praef.) Il s'est fait homme en Jésus de Nazareth, certes, mais davantage encore : en ce Jésus, le Verbe de Dieu récapitule la longue série des hommes, leur histoire. Teilhard de Chardin a, j'en ai bien l'impression, repris cela en d'autres termes, lorsqu'il nous avertissait : « Répétons-le : en vertu de la Création, et plus encore, de l'incarnation, rien n'est profane ici-bas à qui sait voir » (*Le Milieu Divin* p. 47). La récapitulation détermine toute l'économie divine en ce sens qu'elle implique une restauration du tout en Christ, le Créateur et la créature et la création, en sorte que ce Jésus en qui les croyants reconnaissent le Christ de Dieu, devient à l'autre extrémité des temps, le pendant d'Adam déchu, maintenant victorieux. Faut-il dès lors imaginer un salut universel ? Irénée laisse entendre, que si un seul ne pouvait pas être sauvé, fût-ce Adam, fût-ce Judas, Dieu échouerait dans son œuvre de salut. Or, Dieu ne peut échouer ; je me demande si Schleiermacher en cela n'a pas eu quelques accents irénéens... Tous, donc, sauvés ? L'enseigneront à leur tour à Alexandrie, Clément, contemporain d'Irénée, et Origène, quelques décennies après lui, par une autre voie quand en bon exégète ce dernier refusait de mettre de côté les péricopes bibliques qui préviennent d'une punition des méchants, et qu'il soutenait alors que celles-ci ne sont là que pour inciter les hommes à être pieux dans leur vie présente. Sans dresser la liste de tous les Pères qui ont soutenu l'universalisme du salut, je mentionne encore Théodore de Mopsueste (mort en 428), un évêque syrien et l'un des plus grands théologiens de l'École d'Antioche, qui non sans humour posait la question : « Qui serait assez fou pour croire que Dieu ressusciterait les hommes simplement pour les détruire pour toujours dans les tourments ? » (*Fragment* IV). Le grand adversaire de l'universalisme du salut, il faut le reconnaître, sera Augustin, qui le fera ranger au placard pour longtemps, sauf peut-être chez un Jean Scot au IX^e siècle.

Cette importante question de l'universalisme renvoie à la manière que l'on a de lire les saintes Écritures, au crédit qu'on leur accorde et à l'honnêteté de la lecture qu'on en fait. Revenons précisément à Augustin (mort en 430). Il me plaît souvent de mentionner un passage des *Confessions*, qui me paraît montrer combien le grand Africain a su être moins rigide qu'on le pense généralement. Il y rapporte une conversation de plusieurs sur ce que Moïse a bien voulu dire dans tels versets de l'Écriture qui lui est attribuée. Voici ce qu'il écrit : « Quand l'un me dit : "Il a eu, comme moi, l'idée que voici", et un autre : "Oh ! que non, mais comme moi, l'idée que voilà", je montre, à ce que je crois, plus de religion en disant : "Pourquoi pas l'une et l'autre, si l'une et l'autre, elles sont vraies, et à en supposer une troisième, une quatrième, et toute autre que le regard individuel aperçoit sous ces paroles, pourquoi ne pas croire qu'il les a toutes aperçues, lui par qui Dieu, un par excellence, accommoda les textes sacrés aux idées de plus d'un, appelés à y voir le vrai en ses nuances ?" » (*Conf.* XII, 31). Non content d'affirmer ainsi la pluralité des lectures possibles d'un même texte biblique, Augustin va aller plus loin. Il vient en

effet de souligner le rôle du discernement qui permet d'en saisir chacun la portée, attention : un discernement, une perspicacité qui va induire ce chacun à ne pas imaginer avoir découvert la vérité, mais à comprendre qu'il n'en perçoit qu'un aspect, une nuance, l'une de ces nuances diverses qui, comme passant au travers d'un prisme, sont en fait les composantes d'une seule vérité, à telle enseigne que nul ne saurait affirmer sans se tromper, et donc sans être dans l'erreur, détenir la vérité devant laquelle toute autre proposition serait fausse. Et voici maintenant, c'est la suite de la citation, Augustin d'expliquer que pour rien au monde il ne voudrait imposer son point de vue : « Pour moi, certes, je le déclare hardiment et du fond du cœur, si je devais par un de mes écrits atteindre au comble de l'autorité, j'aimerais écrire de telle manière que toute donnée vraie saisie par chacun eût son écho dans mes paroles plutôt qu'asseoir une seule idée vraie, assez évidente pour exclure toutes les autres où rien de faux ne me choquerait » (*ibid.*) N'est-ce pas là, parler librement, sans entrave ?

Une contemporaine d'Augustin – parmi tous ces hommes, n'oublions pas qu'il y a des femmes ! –, Mélanie la Jeune, de famille sénatoriale et l'une des plus grandes fortunes de Rome, déployait en quelque sorte la pensée d'Augustin, lorsqu'elle expliquait : « Il vaut mieux pour moi ne pas négliger un seul trait de l'Écriture ni fouler aux pieds ma conscience selon Dieu, que de gagner le monde entier » (*Vie* 11). Ainsi, c'est la conscience du croyant qui le conduit à comprendre ce que Dieu, dans une Écriture parfois absconse, lui dit, à lui en particulier. L'appel à la conscience, la conscience de chacun ! Il ne m'appartient pas de devoir nécessairement définir le concept, mais qu'il me soit accordé de relever qu'à travers l'appel à la conscience, qui ne saurait être que personnelle, c'est la subjectivité de nos diverses lectures des Écritures qui est mise en avant. J'ignore si le Luther comparaisant devant la Diète de Worms connaissait Mélanie, lorsqu'il rétorqua à ses juges : « je suis lié par les textes de l'Écriture que j'ai cités, et ma conscience est captive de la Parole de Dieu ; je ne peux ni ne veux me rétracter en rien, car il n'est ni sûr, ni honnête d'agir contre sa propre conscience »...

**

Que dire alors du libéralisme des Pères de l'Église ? Il serait fou de vouloir faire d'eux des libéraux au sens où on l'entend ici par exemple, au Foyer de l'âme. Ils sont trop, par leurs enseignements, leurs écrits, à l'origine de la formulation dogmatique de la foi, comme d'ailleurs au long des siècles ils en seront au cœur, chaque fois que sera fait référence à leur autorité. À qui veut les lire toutefois, sans se cantonner à ce que l'on a bien voulu dire d'eux, et pire : à ce qu'on leur a fait dire, il apparaîtra qu'ils ont souvent été novateurs ou – oserais-je le dire ? – les constants réformateurs d'une Église qui, hier comme aujourd'hui, quoique sans cesse réformée a toujours besoin de l'être à nouveau. Ou pour reprendre d'autre manière les dernières lignes du livre des *Actes des apôtres*, que j'ai rappelées en commençant ou presque, comme l'apôtre Paul, à ceux qui leur demandaient raison, ils ont parlé « avec une entière assurance et sans entraves », sans entrave, librement, si librement qu'il leur est arrivé comme à d'autres de se méprendre. On a su d'ailleurs leur en faire le reproche ! Eux-mêmes ne se sont d'ailleurs pas privés de s'adresser des

L'Église ancienne, lieu d'une prédication ou d'une doctrine ? Par Jacques-Noël Pérès le 1^{er} février 2015

remontrances réciproques, parfois bien vives ! Voyez Cyprien de Carthage et Étienne I^{er} de Rome, Augustin et Jérôme, j'arrête là... Ce que je retiens cependant, c'est que tous, avec leurs grandeurs et leurs mesquineries, leurs certitudes et leurs naïvetés, ont voulu partager ce qu'ils considéraient comme un bien commun, un don fait aux Églises sous quelque climat qu'elles se trouvent, un don que leurs propres paroles, même les plus inspirées ne sauraient enfermer, un don contenu dans la Parole vivante qu'ils prêchent avec obstination : la foi en Dieu proche, tout proche. Prochain !